



LE MESSAGER DES DIEUX

**GUILLAUME
BOUVIER**

Guillaume Bouvier

Le Messager des Dieux

© Guillaume Bouvier, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-3168-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les morts ne savent pas

« Les morts ne savent pas comment on fabrique l'Histoire. Ils l'arrosent de leur sang et n'apprennent jamais ce qui suit leur décès. Ils ne savent pas leur sacrifice et cette ignorance les rend encore plus beaux. Les premiers chrétiens savaient pourquoi ils se sacrifiaient. Ils allaient au martyre en connaissance de cause. Mais comment prétendre aujourd'hui qu'on veut se sacrifier, quand on ne croit qu'au bon sens, au bon sens le plus simple ? Qui a jamais prétendu que l'injustice doive faire bon ménage avec la justice, la pauvreté avec la richesse, la paix avec la guerre ? Et bien que personne ne s'y soit jamais risqué, nombreux sont ceux qui, chaque jour, par leurs actes et leurs paroles, semblent le soutenir. »

Vassilis Vassilikos, Z (1966)

I

Et tout est dépeuplé

Traînant ses pieds nus sur le parquet grinçant, Marc s'achemina lentement vers sa kitchenette – deux plaques électriques flanquées d'un évier – et se fit couler un double espresso. La machine toute neuve ronronna un instant, diffusant l'odeur réconfortante d'un café bien fort.

Il glissa son portable dans la poche de son peignoir et, sa tasse fumante en main, s'approcha du petit miroir de l'entrée. Sous son épaisse tignasse châtain s'affichait un visage blafard, aux joues creuses, aux défauts accentués par la lumière crue des spots : des poches sous les yeux, des paupières tombantes, et les plis de l'oreiller tatoués sur une joue. Et puis quelques minuscules cratères, souvenirs des boutons de son adolescence ; de la barbe qui, par endroits, ne poussait pas... Il baissa le regard. Depuis plusieurs semaines, la même scène se reproduisait chaque matin. L'envie de se lever l'avait quittée, chaque jour un peu plus, à mesure que le sens de sa vie lui était apparu moins évident.

Il avait souvent entendu parler de la « dépression de fin de thèse », qui suivait généralement la soutenance. En théorie, le phénomène était comparable à la dépression postnatale : la femme enceinte, au bout de neuf mois, changeait brutalement de statut. Son nouveau-né devenait alors, à sa place, le centre de toutes les attentions. La mère, elle, devait donc se résigner à assumer ses nouvelles responsabilités, en rejoignant les rangs des millions d'autres femmes qui, comme elle, s'étaient laissées piéger par l'ébullition de leurs hormones.

Or, comme la grossesse, la rédaction d'une thèse conférait une place privilégiée dans la société : le thésard avait alors tout le loisir de s'organiser comme il le souhaitait, de participer à des colloques où il était accueilli comme un vrai savant, et de s'absorber dans la production d'une œuvre qui, comme un enfant, lui survivrait peut-être. Mais, lorsqu'il livrait enfin le fruit de ses années

de travail, lui aussi changeait de statut : n'étant plus étudiant, il devait alors se préoccuper de choses aussi futiles que de s'assurer qu'il percevrait un revenu régulier, lui permettant de se nourrir et de payer des impôts.

Marc n'avait jamais attaché d'importance à cette rumeur : pour lui, la fierté d'avoir mené à bien un travail titanesque, et de recevoir la meilleure mention, devait constituer le plus solide des remparts contre la dépression. Et puis il y avait la perspective de gagner de l'argent, de vivre mieux, de s'élever dans la hiérarchie des grades universitaires : tout cela, au lieu de le clouer sur place, devait lui donner un entrain nouveau, pour une existence à laquelle ses efforts lui auraient légitimement permis d'accéder.

Pourtant, depuis sa soutenance, il avait eu l'occasion de découvrir, en profondeur, que rien n'était aussi simple. Et, à l'âge de vingt-neuf ans, il constatait que, déjà, le cœur n'y était plus. Il disposait pourtant de revenus supérieurs à ceux dont il s'était contenté en tant que thésard, car il avait eu la bonne fortune de trouver un poste qui lui permette de commencer son ascension sociale et universitaire... Mais rien n'y faisait. Fallait-il se confier à un psychiatre ? Marc ne cessait de se poser la question mais, à chaque fois, il l'éludait : malgré la contrainte du secret professionnel, le médecin serait sans doute horrifié de ce qu'il entendrait, et serait tenté d'avertir la police. Ou de lui conseiller de faire du sport, du jardinage, du crochet. Ou, pire, de lui demander de se trouver une copine, au plus vite...

Comme tous les matins, Marc quitta sa kitchenette, sa tasse en main, pour se déplacer vers l'une des fenêtres de son petit salon.

Son minuscule appartement de la rue des Écoles, perché au dernier étage d'un immeuble haussmannien, dominait les toits, les dômes et les clochers de Paris. Et, aux premières heures du jour, ce panorama prenait une majesté singulière. Un spectacle unique et toujours différent ; si surprenant à chaque fois qu'en dix ans, l'étudiant ne s'était jamais blasé de ces instants délicieux où la ville s'éveillait.

Ce samedi matin, c'était un pâle soleil de novembre, qui peinait à percer une brume couleur de vélin. Des ardoises des toitures, piquetées encore du givre de la nuit, s'élevaient des fumeroles qui s'étiolaient dans l'air glacé. Marc les contempla quelques instants, l'imagination en éveil. C'était cette vue qui l'avait soutenu, chaque jour de sa thèse. Il s'attarda sur l'observatoire de la Sorbonne, sur la coupole du Panthéon. Malgré sa dépression, il se sentait toujours capable de se passionner, d'abattre de la besogne ; mais il cherchait encore un sujet qui lui occupe l'esprit au point d'en chasser les questions existentielles qui s'y installaient. Allait-il choisir un monument de Paris, pour s'absorber dans son histoire et se détacher, le temps de sa rêverie, des contingences de sa nouvelle vie ? S'il aimait tant Paris, se disait-il, c'était parce qu'il lui suffisait d'y balader son regard pour voyager d'une époque à une autre...

Un peu rasséréné par cette idée, mais toujours sans sujet de réflexion pour la journée, il commença à arpenter la pièce, posant les yeux sur les mille détails de son univers quotidien. Autour de lui s'organisait l'antre d'un célibataire un peu maniaque, qui n'avait quitté la vie d'étudiant que depuis quelques mois. Le mobilier trahissait cet état intermédiaire : le canapé et le fauteuil, revêtus d'un tissu gris élimé, s'étaient irrémédiablement avachis, et leurs taches témoignaient des moments d'insouciance, comme des sombres périodes de ces dix dernières années ; entre ces vestiges, une table basse en bois précieux annonçait discrètement que les revenus du jeune homme avaient récemment grimpé ; et, tapissant les murs, des bibliothèques supportaient une invraisemblable quantité d'ouvrages. Marc, à la recherche d'une motivation qui tardait à venir, les caressa longtemps du regard.

C'est alors que son portable sonna à nouveau au fond de sa poche. L'écran affichait le même numéro, étranger et inconnu, qui l'avait réveillé vingt minutes plus tôt. Cette fois, il effleura le bouton vert à temps.

À l'autre bout du fil, la voix était masculine et impersonnelle :

— *Four Seasons Hotel* des Bergues à Genève, monsieur. Bonjour, monsieur. Est-ce à monsieur Marc Neuville que j'ai l'honneur de m'adresser ?

Avec un tel accent suisse, c'était sans doute une blague... Mais de qui ?

— En effet, répondit Marc en haussant les sourcils.

— Me permettez-vous de vous mettre en communication avec mademoiselle Papadopoulos ?

Le mystère s'épaississait : Marc ne connaissait personne de ce nom. Mais déjà, le standardiste avait pressé le bouton de liaison et une sonnerie traînante traversait le combiné. Une longue, très longue sonnerie... Enfin, une petite voix se fit entendre :

— Marc ? C'est Anna.

Anna ! Anna, bien sûr... Il n'avait jamais songé à lui demander son nom de famille. Il l'avait si peu fréquentée, d'ailleurs, qu'il était surpris qu'elle ait retenu son prénom – et stupéfait qu'elle ait eu l'idée de lui téléphoner. Pourtant, en entendant sa voix, le regard de la jeune femme lui revint aussitôt en mémoire : deux billes d'un noir brillant, qui captivaient et inquiétaient à la fois. L'ensemble du personnage, d'ailleurs, n'avait rien d'engageant : une peau diaphane, des boucles d'oreille par grappes entières, un anneau dans une narine, un autre dans un sourcil ; un rouge à lèvres violacé, un trait de khôl épais cerclant les yeux, les cheveux noirs, courts et hérissés ; et puis un blouson de cuir éculé, une paire de jeans déchirés aux genoux, des *rangers* élimées... La panoplie complète de la crise d'adolescence, portée par une rebelle de vingt-six ou vingt-sept ans ; une sorte de Lisbeth Salander en version grecque... Quand l'avait-il croisée pour la dernière fois ? Il était incapable de s'en souvenir.

— Anna ! lança-t-il pourtant, comme à une amie. Comment vas-tu ? Cela fait

si longtemps... Et comment va Georges ?

— Je suis à Genève. Georges et moi sommes venus y passer le week-end. Et... il a disparu.

Anna fit une pause. Elle roulait légèrement les « r », de la même manière que Georges, songea Marc. Puis elle reprit :

— Je suis inquiète, et je me demandais si tu avais reçu des nouvelles de lui, depuis hier.

Cela sentait la scène de ménage. Marc esquissa un sourire.

— Non, aucune, rétorqua-t-il. Je ne savais même pas que vous aviez quitté Paris... Et, d'ailleurs, il y a des mois que je n'ai pas vu Georges. Vous vous êtes disputés ?

— Pas du tout ! Ces derniers jours, c'était même le contraire... Et puis Georges s'est attardé hier soir au bar de l'hôtel, et il n'est pas remonté se coucher. Je me suis donc réveillée seule. La réception n'a rien pu me dire qui explique sa disparition. Et j'ai naturellement pensé à toi. Tu es toujours son meilleur ami, tu sais...

Le silence se prolongeait, donnant la mesure de l'inquiétude d'Anna. Marc ne souriait plus. Il se sentait partagé entre l'envie spontanée de la rassurer, et la défiance que la jeune Grecque lui inspirait. Il prit une longue inspiration, et demanda enfin :

— Il est allé boire... seul ?

— Non. Il m'a dit qu'il avait rencontré un compatriote. Un homme qui travaillait dans le tourisme. Tu sais combien il rêve d'ouvrir cette agence, de rentrer chez lui... Il m'a dit que cet homme pouvait l'aider. Il est descendu pour le voir... Et il n'est pas remonté.